

# LE COURRIER CATALAN

GAZETTE D'INFORMATION BI-MENSUELLE

Rédaction et Administration : 71, Rue de Rennes, Paris (VI<sup>e</sup>)

Abonnement Trimestriel : France : 10 fr. — Etranger : 15 fr.

Abonnement Annuel : France : 35 fr. — Etranger : 50 fr.

1<sup>re</sup> ANNÉE | N° 14 |

1<sup>er</sup> DÉCEMBRE 1924

| PRIX : 2 FR.

## NOUVELLES DE LA QUINZAINE

Contre le professorat. — Une ordonnance royale confie le poste de doyen de la Faculté de Médecine de Barcelone au docteur Sères, président du Comité du palais royal de Barcelone. Cette nomination, faite contrairement à toutes les règles légales, a donné lieu à de vives protestations dans les milieux universitaires, d'autant plus que le nouveau doyen venait d'être chassé de l'Académie de Médecine pour s'être attribué une découverte scientifique qui ne lui appartenait pas.

Contre le catalan. — Le gouverneur militaire de Gerone a déclaré, dans un discours, que si le Directeur militaire savait que les instituteurs catalans se refusaient à apprendre l'espagnol aux élèves et à leur parler correctement dans cette langue, il se déciderait à les remplacer immédiatement par des instituteurs espagnols.

On construira les Zeppelins en Espagne. — En raison de la limitation imposée à l'Allemagne par le traité de Versailles, les établissements Zeppelin transporteront à Séville la plus grande partie de leur matériel. On procédera tout de suite à la construction de quatre aéroplanes de 135.000 mètres cubes.

Le Conseil municipal de Barcelone. — Depuis le pronunciamiento de Primo de Rivera 145 conseillers différents sont passés par la municipalité de Barcelone. L'instabilité du Conseil municipal constitue une grande préoccupation pour les citoyens barcelonais.

L'affaire du Barreau de Barcelone. — Cette affaire semble terminée, le Conseil de l'Ordre des avocats ayant fait savoir aux autorités qu'il n'imprimerait pas le Guide judiciaire dont il était question. D'après ses statuts, le Conseil de l'Ordre n'est nullement tenu de faire une pareille publication.

Alphonse XIII démasqué. — Sous ce titre, et avec le sous-titre « La terreur militaire en Espagne », M. Vicente Blasco Ibañez vient de publier chez Ernest Flammarion, un livre très vivant et d'une grande actualité.

Arrestations. — Cinq ouvriers de l'Université industrielle ont été arrêtés pour leurs idées catalanes. Ils appartenaient à un cercle d'étudiants qui a été fermé. Cinq autres personnes qui restaient en Catalogne venant de France, ont été également arrêtées pour leurs sentiments patriotiques, ils restent sous les verrous sans qu'on les ait interrogés, de même qu'une trentaine d'ouvriers arrêtés trois mois auparavant et qui ont commencé la grève de la faim.

Révocations. — Les sentiments catalans de plusieurs hauts fonctionnaires de la municipalité de Barcelone déplaisant au nouveau maire, celui-ci les a révoqués.

Le palais de Pedralbes. — Pour lever l'hypothèque qui pesait sur le palais royal de Pedralbes, que l'on disait être le cadeau généreux de quelques aristocrates barcelonais à Alphonse XIII, on a eu recours à nouveau à la municipalité dictatorial, laquelle versera encore quelques millions des fonds municipaux pour éteindre la dette occasionnée par la construction du palais.

Contre la Mancomunauté. — Le gouvernement de Madrid encourage les projets des conseillers généraux nommés par le Directoire visant la dissolution de la Mancomunauté. MM. Torras et Mila-Camps travaillent activement à cette besogne. Seul M. Sala s'opposerait à leurs projets.

En l'honneur de Jaurès. — Les Catalans résidant à Paris ont assisté, drapeau en tête, à la cérémonie du transfert des cendres de Jaurès au Panthéon. Les Catalans qui voyaient le drapeau et les Parisiens qui le connaissaient saluaient respectueusement la glorieuse enseignée que le Directoire a essayé de bannir.

L'« Espana » perdu. — Le cuirassé Espana, échoué depuis plusieurs mois sur les rochers marocains, est complètement perdu du fait des dernières tempêtes.

Les lettres catalanes en France. — Une séance littéraire et artistique catalane, très réussie, a eu lieu au « Caméléon » que dirige Alexandre Mercereau. Le poète Antoine Orliac fit une conférence sur la Catalogne et le génie catalan. Le secrétaire de la Ligue pour la langue d'Oc à l'École, M. Bonnaïous, présidait.

Le professeur de la Faculté des Lettres de Montpellier, M. Jean Amade, a soutenu, en Sorbonne, une thèse très documentée et très savante sur les origines de la Renaissance littéraire catalane, dans laquelle il étudie la période primitive qui va des premières influences du Romanisme jusqu'à la restauration des Jeux Floraux.

Conspire-t-on de nouveau à Madrid? — Le général Cavalcanti, qui devait prendre possession de son poste, à Majorque, est toujours retenu à Madrid. On prête à son séjour dans la capitale une signification particulière. D'après des informations de source privée, la situation politique est très instable. Le roi se trouverait prisonnier du Directoire et particulièrement des généraux Anido et Nouvillos. Le président intérimaire Amiral Magat et d'autres éléments du directoire seraient pressés de lâcher le pouvoir. Primo de Rivera, qui l'a échappé belle au Maroc, où, encerclé par les Maures, il dut se cacher dans un chariot de paille, annonce sa rentrée à Madrid, mais d'ici quelques jours seulement. Tous ces faits montrent qu'il se passe à Madrid quelque chose de grave.

La mort du général Serrano. — Une lettre reçue de Madrid annonce que le bruit a couru dans la ville, que le général Serrano, tué au Maroc ces jours derniers, aurait succombé d'une balle tirée, non précisément par des Riffains, mais par des gens de la Légion étrangère. On sait que les troupes de la Légion sont hostiles au plan de retraite de Primo de Rivera, auquel a collaboré le général Serrano. Les légionnaires, à ce qu'il semble, désertent en masse. On nous fait savoir, de Marseille, qu'un paquebot venant d'Algérie en a débarqué des centaines.

## Quand il sera parti

L'homme qui ne tient pas ses promesses ne s'en va toujours pas. Réfugié au Maroc pour échapper aux responsabilités d'une liquidation onéreuse pour l'Espagne, il escompte la popularité que lui vaudra son fameux repli, auprès des masses hostiles à l'aventure militaire d'outre-mer. Ce repli s'exécute bel et bien. Mais la popularité ne viendra point : Primo a fait trop de dupes et de victimes. Néanmoins, s'il échappe provisoirement aux reproches légitimes que vaut au Directoire sa politique intérieure, il n'échappera pas à ceux des patriotes espagnols qui estimeront tôt ou tard qu'il était superflu de consentir tant et tant de sacrifices de vies humaines et d'argent pour aboutir à un abandon pour ainsi dire total et, à coup sûr, définitif, des positions africaines. Le sort a réservé à un général authentique, maqué en homme d'Etat, le soin de consacrer par ses ordres l'impuissance de l'armée d'où il émergera voici quatorze mois. Après avoir trahi la Catalogne, il trahit l'armée, qui ne le lui pardonne point.

L'imbroglio est multiple; il est inextricable. Quoi qu'il fasse, Primo n'abandonnera ni le pouvoir, ni le Maroc sans déshonneur. Il abandonnera pourtant l'un et l'autre. Cependant qu'il parodie les grands capitaines, en effet, le Directoire, composé, par ses soins, de généraux complices, prépare à Madrid cette liquidation dont l'Union Patriotique n'a pu se charger, puisqu'on n'est point parvenu à la créer. Après avoir renoncé, comme on le sait, à l'espoir de constituer avec des éléments vierges un parti de gouvernement, à l'image du fascisme intégral, et de confier ensuite à ce parti l'héritage du pouvoir, les généraux du Directoire ont dû imaginer une autre solution.

L'ABC, organe officieux s'il en est, nous l'apprenait ces jours derniers : on va faire des élections. Du moins, on essaiera. Mais ces élections ne manifesteront pas la volonté des citoyens qui ne seront pas appelés à voter, car on a l'intention d'y procéder sans le secours des électeurs. Ce seront des élections corporatives; il en résultera un Parlement économique... à moins qu'il n'en résulte rien du tout. C'est par catégories professionnelles que les électeurs (?) seraient groupés; ce sont des votes corporatifs et non politiques qu'ils émettraient. Il faut qu'il en soit ainsi, paraît-il, pour que toutes les classes sociales puissent être représentées au sein du Parlement rêvé.

Des économistes français ont dès longtemps proposé de substituer un Parlement professionnel et économique au Parlement politique, — ou sinon de superposer celui-là à celui-ci. L'idée est séduisante en théorie. Elle est absurde en pratique; c'est pourquoi il ne serait pas surprenant que le Directoire s'y ralliât. Lui qui a supprimé les conseils municipaux et la Mancomunauté catalane élus hors de toute conception de parti politique pour assurer la gestion des affaires communales et la prospérité économique et intellectuelle de la région, lui qui a dissous tant d'associations professionnelles, il est évidemment le gouvernement qualifié pour préparer des élections économiques et corporatives. L'expérience sera plaisante pour l'étranger, désastreuse pour l'Espagne...

Quoi qu'il en soit, les généraux du Directoire craignant de voir tomber leurs têtes, paraissent impatientés de confier à des successeurs bénévoles le soin d'exécuter ce brillant projet. Comme aucun homme politique connu ni compétent n'a consenti à causer avec eux, et comme aucun homme politique doué d'expérience ou de prudence n'acceptera de se faire leur complice, ni leur liquidateur, les généraux du Directoire mettraient leurs fonctions à « un gouvernement d'hommes éminents » qui n'auraient à tenir compte d'aucun engagement politique à droite ni à gauche. Où trouveront-ils ces « hommes éminents »? Ils ne le disent point. Mais il est facile

de prévoir que seuls quelques fonctionnaires doués d'ambitions « éminentes » accepteront de jouer le rôle auquel on les conviera : être ministres pendant le temps que dureront ces fameuses élections corporatives.

Les élections achevées, le Parlement se réunira. Il en surgira un Ministère. Comment? On ne le prévoit pas. Puisqu'il n'y aura ni gauche, ni droite, dans cette imprévisible assemblée, mais seulement les représentants des pêcheurs de sardines siégeant aux côtés des élus des revendeurs d'oranges, on ne saurait dire de quelle manière miraculeuse pourra se constituer la majorité gouvernementale, à moins que le Ministère ne soit formé par l'élément ouvrier ou agricole le plus abondamment représenté au Parlement modern-style inventé par les collaborateurs de M. Primo de Rivera.

On voit que le gâchis risque de se prolonger quelque temps encore; mais, cependant, Primo aura tout loisir d'agir à sa guise sur la Côte africaine et d'acheter des victoires avec des pesetas. Il se peut que le Riffain sauve l'Espagne d'un désastre plus complet en hâtant la fin de l'aventure marocaine; mais il est très certain que l'Espagne ne se sauvera point de Primo sans doute.

Au reste, l'aventure marocaine ne peut être liquidée par le simple abandon des postes espagnols. Nous l'avons dit dès le début : des complications européennes autant qu'africaines obligeront le roi et ses ministres, professionnels ou non, à tenir compte des intérêts des autres nations et de la France en particulier dont l'effort au Maroc a été admirable : l'Empire chérifien est une réalité moderne dont la France a tout créé. Ce n'est pas parce qu'il plaît à Primo de Rivera de déshonorer son pays que la France renoncera à la jouissance des biens qu'elle s'est acquis.

Le Temps lui-même, si réservé en ces matières, convenait ces jours-ci que l'attitude espagnole allait mettre le maréchal Lyautey dans la nécessité de prendre des mesures nouvelles. La création d'un Etat Riffain, musulman, indépendant, naturellement hostile aux éléments européens, exigerait de la part de la France un renforcement sensible du corps d'occupation et la création d'un réseau stratégique inutile jusqu'ici. Mais les difficultés les plus grandes seront d'ordre mystique ou religieux. On sait quelle répercussion ont eue jusqu'ici à l'ouest de l'Afrique musulmane les récents événements d'Angora. N'y a-t-il pas lieu de craindre que le Rif ne devienne à brève échéance un foyer d'agitation islamique?

Primo de Rivera n'a rien prévu de tel. Primo de Rivera est convaincu qu'après lui viendra le déluge. Mais si la France est en droit de prévoir les conséquences de la politique funeste du dictateur espagnol pour ce qui la concerne, et si elle est fondée à s'en émouvoir, qui donc, en Espagne, s'imaginerait qu'une ère de sécurité succèderait dans les rapports hispano-marocains aux événements présents? Comment pourrait-on supposer que les partisans d'Abd-el-Krim aussi bien que ceux de Raïssouli sauront se tenir pour satisfaits d'une suspension d'armes? C'est le rivage qu'ils ambitionnent pour séjour. Dans la zone espagnole, il sera leur demain. Et alors le grand rêve du Dictateur se sera accompli : l'armée d'Alphonse XIII aura évacué le Maroc.

Cela nous est tout à fait indifférent. Peu nous chaut que l'Espagne soit une nation glorieuse ou non. Mais il fallait montrer quelques-unes des raisons qui légitiment le mouvement de réprobation suscité par Primo en Catalogne et qui, de là, gagne toute la Péninsule comme il fallait démontrer les raisons qu'on a en France de tenir en piètre estime ce dictateur improvisé. On nous approuvera partout quand il sera parti.

F. JEAN-DESTHIEUX.

## L'influence littéraire française en Catalogne

M. Edmond Ramond mène aux *Nouvelles Littéraires* une grande enquête sur l'influence littéraire de la France à l'étranger. Voici la réponse donnée par M. Alfons Maseras à cette enquête :

La Renaissance littéraire catalane, qui n'a pas un siècle d'existence, est née du romantisme écossais. Mais, lorsque l'esprit de cette Renaissance se laissa influencer par Walter Scott et par les folkloristes britanniques, il empruntait ses formes littéraires aux auteurs espagnols. C'était sa période de bégaïement. Notre littérature ne commença à être vraiment catalane et par l'âme et par la forme, que lorsqu'elle prit contact avec le Félibrige.

Les poètes des Jeux Floraux de Barcelone n'avaient de meilleurs modèles que les poètes de la Provence, le grand Mistral en tête. En cela, ils ne faisaient que reprendre une tradition interrompue depuis des siècles, les troubadours provençaux ayant été les précurseurs directs des premiers poètes catalans du moyen âge. C'est donc l'influence des Lettres françaises qui a permis aux Catalans de se retrouver eux-mêmes.

## Sous la Coupole

DISCOURS DE M. CAMILLE JULLIAN

M. Camille Jullian, ayant été élu par l'Académie française à la place vacante par la mort de M. Jean Aicard, y est venu prendre séance le jeudi 13 novembre 1924 et a prononcé un admirable discours dont nous détachons les paragraphes suivants :

« Vous appelez le provençal un « patois » : le vilain mot et combien inexact! Le patois, c'est la déformation locale d'une langue déterminée, c'est une excroissance à demi fantaisiste qui pousse sur une plante linguistique : le parler de Montmartre est en train de devenir le patois de Paris (j'ajoute aussitôt qu'il est plein d'agrèments, pour ne pas attirer sur la Coupole de l'Institut les foudres de Jupiters de la Butte). Mais le provençal est une langue qui a par elle-même ses racines et ses rameaux, sa sève propre et son libre épanouissement. Il est né, il a grandi à part, sur un terrain qui était bien à lui.

« Vous me dites qu'il va mourir. A quels signes, je vous prie reconnaissez-vous qu'une langue se meurt? Il y a pour les langues, comme pour les nations et pour les croyances, des crises de fatigue et de déclin. Mais nous venons de voir ressusciter des nations qu'on disait mortes, mais des croyances qui se perdaient se sont retrouvées, et des langages qu'on croyait endormis ont proclamé leur gloire. De l'avenir d'un idiome, pas plus que de celui d'une foi ou d'une patrie, personne ne sait rien, et la science n'a qu'à se taire sur la loi du lendemain. Au siècle passé, on s'imaginait que le catalan allait dépérir : et voici que maintenant, coup sur coup, il produit un très grand poète et des œuvres scientifiques de premier ordre.

« Le félibrige et Mistral, dites-vous encore, ont fait une œuvre factice, de résurrection artificielle ce furent procédés de savants qui galvanisent un moribond, ce ne fut pas un malade qui se relève par ses propres forces.

« A coup sûr, nous n'ignorons pas que l'école et la science sont à l'aube du renouveau provençal. Faire de Mistral un paysan est une absurdité. C'était un érudit, et de très large envergure. Son *Treasure du félibrige*, par certains côtés, vaut et passe même le *Dictionnaire de Littré*. Il a pourvu la langue provençale de termes littéraires qui lui manquaient. Mais est-ce que la Pléiade, ce félibrige français de la grande Renaissance, n'a point fait cela pour notre langue nationale? Est-ce que Turlo n'a point fait cela pour cette même langue aux heures de son enfance? Et l'expression favorite de sa *Chanson de Roland*, ce mot de « douce France » qui est peut-être le mot le plus simplement ému de toute notre langue, n'est-il pas à son origine la reminiscence d'une expression du latin classique?

« Regardez donc le lendemain de Font-Ségugne et de Mirèio : c'est au lendemain de la bataille qu'on voit si la victoire est complète. Or, de proche en proche, le félibrige a gagné tout le midi. Il a pénétré les vallées les plus agrestes des Alpes et des Pyrénées, il a gravi les plateaux du Limousin et les pays de l'Auvergne. Partout on a chanté son hymne de la *Coupo Santo*, et à l'instant où je vous parle de bons ouvrages surgissent çà et là en terre de langue d'Oc. Jamais les félibriges du premier matin n'auraient espéré une telle gloire pour la montée de leur jour. A la réussite de l'œuvre, je constate qu'elle était bonne.

« Faire mourir une langue! mais c'est pécher contre la vie sociale. Une langue nous apporte les idées et les sentiments de nos ancêtres, elle nous conserve les nôtres, elle les répète aux êtres qui viennent de nous. Elle est le lien moral par lequel le crépuscule de la journée humaine qui finit se rattache à l'aurore de celle qui commence. Quand j'entends du provençal, je revois des visages qui me furent chers, et le jardin même de mes premiers jeux. Il y a dans un langage des senteurs du terroir natal et des nuances de ses paysages.

« Ce sont « monuments historiques » au même titre que nos châteaux ou nos beffrois. Conservons-les avec le même souci. Une ville que j'aime autant que Marseille, Bordeaux, possède le beffroi de son vieux hôtel de ville, la porte de la Grosse-Cloche, et elle l'entoure de respect et de soins : car c'est une ville admirable en sa reconnaissance pour son passé, et cette Grosse Cloche a été pendant des siècles le porte-parole des libertés municipales, elle convoquait les citoyens de la commune à la fête ou au combat, au deuil ou à l'allégresse, elle était la voix même de cette personne souveraine qu'on nommait la cité de Bordeaux. Je voudrais que Bordeaux cultivât du même amour son idiome gascon. C'est la langue que parla la Grosse Cloche en l'âge de sa maîtrise. Et c'est une si belle langue! J'en appelle à M. Bourciez, qui l'enseigne à l'université; et j'en appelle aussi au Béarnais et au Gascon que je vois en votre Compagnie. Elle a des sonorités de clairon, des douces de berceuse, des mots qui lui suffisent à résumer une scène ou à peindre un tableau, elle est solide, elle est claire, elle est rapide. Et le jour où elle rencontrera son Mistral, elle pourra nous offrir des chefs-d'œuvre. Ne brisons pas les destinées du gascon. »

Quelques jours après, le *Journal des Débats* publiait l'information suivante :

MM. Paul Gaultier, Président, et J. Carner-Ribalta, Secrétaire de l'Association pour l'Encouragement de la Culture Catalane, ont adressé à M. Jullian, de l'Académie Française, la lettre suivante :

Paris, le 15 novembre 1924.

Monsieur l'Académicien,  
La spontanéité avec laquelle vous venez de louer la vitalité et la richesse littéraire de la langue catalane dans votre admirable discours de réception à l'Académie Française, nous met dans le devoir de vous adresser, au nom de l'Association pour l'Encouragement de la Culture Catalane, nos remerciements les plus chaleureux.

En entrant sous la Coupole, vous avez exprimé une pensée qui nous est chère. Les êtres vivants n'ont pas besoin de la reconnaissance de leur légalité par les pouvoirs publics. Ils l'ont d'eux-mêmes, car elle leur est immanente. La langue catalane, par son essor, n'a pas besoin de ces titres pompeux que l'on aime à donner ou à refuser. Vous avez rendu justice à l'être vivant qu'elle est.

Cette Association s'en félicite et vous en reste très reconnaissante.

ALFONS MASERAS.